plat. A droite, on aperçoit des coteaux assez éloignés. Quelques arbres précieux et de beaux cactus ornent les bois par lesquels nous passons.

Nous arrivâmes à Camarone à onze heures et demie. Nous devions y déjeuner et prendre les diligences ou voitures retenues à Vera-Cruz jusqu'à Puebla. Le repas que nous fîmes dans ce village nous coûta sept francs par tête, mais il était excellent et copieux. Dans les repas, ce qui coûte le plus cher au Mexique, ce sont les vins français, qui se payent à part. Maintenant, on passe en chemin de fer devant ce village, sans s'y arrêter.

A Camarone, comme dans toutes les terres chaudes où je suis allé, les maisons sont des exceptions. On loge sous des toits de chaume très-bas, soutenus en l'air par des perches ou des branches d'arbre, à travers lesquelles on peut passer les bras, sinon la tête. C'est dire qu'on a besoin d'air, et qu'on prend tous les moyens pour ne pas en perdre un centimètre cube. Quand il vente ou qu'il pleut, il est très-désagréable d'habiter ces cabanes à jour ; les rhumes, pleurésies et fluxions de poitrine doivent y pleuvoir comme grêle.

Dans ce village je vis une danse de mulâtres, c'est-à-dire de gens issus de nègres et d'Indiens. Les femmes dansaient d'un côté, les hommes de l'autre. Placés sur deux lignes parallèles, les danseurs battaient des pieds, en mesure, et changeaient de place de temps à autre. Cette danse insignifiante et monotone n'offre aucun intérêt. Aussi, les spectateurs concentrent-ils leur attention sur l'improvisateur qui

s'accompagne de la guitare ou de la harpe. Il chante, ou pour mieux dire il récite sur un ton nasillard des couplets sur un sujet quelconque, qu'il est censé improviser. Celui de Camarone nous récita une longue tirade comique sur la crinoline. L'improvisatrice qui prit sa place, quand il eut fini, chanta les amours de deux fiancés auxquels la crinoline était inconnue.

Le costume des mulâtresses n'a rien de remarquable, mais leur coiffure est fort riche ; elle se compose de deux et même de trois peignes demi-circulaires, très-élevés, placés à distances égales, l'un au-dessus de l'autre, de manière à former deux ou trois étages. Ces peignes, fabriqués à Tlacotalpam, sont pour la plupart en or massif, enrichis de perles fines et de pierres précieuses. Il y en a d'une valeur intrinsèque de cinq mille francs.

Camarone devrait être aussi célèbre dans nos annales militaires que le fut le passage des Thermopyles dans l'histoire grecque. Je n'ai pas à juger les circonstances qui ont amené le combat de Camarone, dans des conditions aussi déplorables pour nos soldats, mais le fait lui-même mérite d'être rappelé.

Le 30 avril 1863, à sept heures du matin, une compagnie de soixante-deux hommes du régiment étranger, commandée par le capitaine Danjou, et partie du Chiquihuite pour explorer le pays, s'arrêta dans les environs de Camarone pour faire le café. D'un autre côté, le colonel mexicain Milan, voulant arrêter un grand convoi d'artillerie de siége, qui devait aller de Vera-Cruz à Puebla, avait rassemblé

deux mille hommes de troupes régulières et des guerillas pour enlever le convoi. Le colonel, apprenant par ses espions la marche du capitaine Danjou, résolut de s'en défaire pour assurer son coup de main.

Je ne raconterai pas les détails de ce combat héroïque; je dirai seulement que nos soldats, surpris par l'ennemi, se retirèrent sur Camarone, et se battirent pendant douze heures sans vouloir se rendre. Lorsque leurs munitions furent épuisées, et que le dernier homme tomba dans les flammes allumées par ordre de Milan, les Mexicains, — dont le nombre s'était encore augmenté dans la journée, — avaient perdu trois cent soixante-seize hommes tués ou blessés.

Je suis allé voir la tombe où repose la dépouille mortelle de ces héros; elle est énorme et surmontée d'une croix rustique. Une barrière faite avec des branches d'arbres l'entoure de tous côtés. Une autre croix, composée de deux planches, plantée sur un des côtés de la barrière, porte l'inscription suivante :

— Ici reposent les braves de la troisième compagnie du premier bataillon du régiment étranger glorieusement tués au combat de Camarone, 30 avril 1863. M. Danjou, capitaine; M. Mandet, lieutenant; M. Vitain, sous-lieutenant.

Un officier français, connaissant parfaitement le Mexique, m'avait dit qu'il préférerait aller à pied à Mexico que de prendre la diligence, et me fit un affreux tableau de cette manière de voyager. Des négociants de la capitale renchérirent encore sur les

assertions de l'officier, quoiqu'ils vinssent de retenir leurs places à cette même diligence dont ils me disaient tant de mal. Soit que je fusse influencé par ces messieurs, soit que je voulusse aller moins rapidement, afin de mieux voir le pays, je pris, pour vingt-huit piastres, une place dans une voiture publique, ayant la forme d'une tapissière. Elle devait me transporter de Camarone à Puebla en trois jours. Je ne fus pas heureux dans mon choix, car mon conducteur me laissa à Orizaba, et je mis cinq jours, au lieu de trois, pour faire le trajet. J'aurais dû régler d'avance le jour du départ, celui de l'arrivée, demander trois piastres d'indemnité par jour de retard, et surtout ne pas payer d'avance le prix de ma place. Je payai fort cher l'ignorance de ces détails. Avec la diligence on n'a pas ces inconvénients; tout est réglé par l'administration.

Ce règlement a néanmoins son mauvais côté. Les bandits, sachant l'heure exacte à laquelle la diligence doit passer à tel ou tel endroit, s'embusquent, arrêtent les voyageurs, les dépouillent, les maltraitent quelquefois, puis se sauvent avec leur butin. Si les voyageurs se défendaient, ces vols à main armée cesseraient bien vite, et la sécurité des routes se rétablirait en peu de temps; mais loin de là, ils arrêtent souvent le bras de ceux qui veulent se défendre ou se venger. Quelquefois cette poltronnerie des Mexicains se manifeste par des faits inexcusables. Ainsi, du temps que j'étais à Mexico, la supérieure des sœurs de Saint-Vincent de Paul revint de Guadalaxara visiter les maisons placées sous ses

ordres. Il y avait avec elle, dans la même diligence, quatre autres religieuses, le général mexicain Alfaro et cinq voyageurs. Le lendemain de leur départ de Guadalaxara, la diligence fut arrêtée par DEUX hommes tremblant de peur, à un kilomètre de l'hôtel où l'on avait passé la nuit. Le général et ses compagnons n'eurent pas le courage de casser la tête à ces deux misérables et se laissèrent voler sans rien dire. Les sœurs perdirent tout leur argent dans cette rencontre. Je donnerai plus loin, sur ce même sujet, d'autres détails qui expliqueront encore mieux l'insécurité des routes au Mexique.

Les diligences ont encore d'autres inconvénients que celui d'être attaquées par les bandits. Lorsqu'on n'est pas au complet à l'intérieur, et par conséquent à l'aise comme le sont les sardines dans leur boîte de fer-blanc, les cahots vous y font faire des bonds comme ceux des clowns du cirque Napoléon. Malgré ces désagréments, la diligence est, à mon avis, le moyen de transport le plus rapide et le moins désagréable pour le public. Elle semble construite sur le modèle des berlines du siècle de Louis XIV ou de Louis XV; elle est d'une solidité à toute épreuve, et traînée par huit à dix mules. Ces mules vont presque toujours au grand trot, en dépit des chemins les plus impossibles, sur lesquels on ne saurait se faire une idée quand on ne les a pas vus.

Voici quelques lignes publiées à Mexico sur ce sujet, par un voyageur dont j'ignore le nom : « Je me garderai cette fois de vous narrer ce que j'ai enduré de Paso del Macho à Mexico; rien qu'à m'en

souvenir, j'en ai les os rompus. En vérité, cette route est inimaginable, et il faut avoir passé par ses bourbiers pour y croire. Évidemment, la nature seule n'a pu se livrer à un pareil dévergondage d'ornières, de précipices, d'obstacles de toute nature; ne serait-ce pas là plutôt l'œuvre de quelque ennemi de l'introduction au Mexique de l'élément étranger? »

Ayant voyagé toute ma vie dans les pays les plus sauvages du globe, je pensais ne pouvoir m'étonner de rien en venant dans la partie la plus peuplée et la plus civilisée du Mexique; je me trompais. Je fus stupéfait de l'épouvantable état des routes. Dans les terres chaudes, les pierres m'ont moulu le corps; dans les terres tempérées, le sable et la poussière m'ont étouffé, aveuglé; dans les terres froides, les pluies m'ont inondé, gelé. Du mois de juin au mois de novembre, les routes se métamorphosent en quelque chose qui n'a pas de nom. Sur le chemin de Queretaro à Leon, il y a des convois qui ont mis cinq jours pour faire une lieue, avec des attelages de soixante mules par charrette. Ce n'était qu'en entrant dans la boue jusqu'à la ceinture, et en dégageant, au moyen de pelles et de pioches, les roues et les mules, qu'on parvenait à faire quelques pas dans ces fondrières annuelles.

La route de Camarone à Paso del Macho se faisant actuellement en chemin de fer, je n'en parlerai pas; je dirai seulement, à titre de souvenir, qu'au bout d'une heure de voyage, j'avais la tête bosselée, les membres couverts de *bleus*, et le corps meurtri. « Nos routes seraient magnifiques, m'ont dit

bien des Mexicains, si l'on employait à leur entretien les sommes énormes prélevées, à cet effet, à l'entrée des villes et des bourgades; on pourrait paver en argent le chemin de Vera-Cruz à Mexico, avec les piastres perçues aux péages, depuis l'indépendance, pour entretenir cette importante voie publique. » Les employés de la République préféraient mettre l'argent dans leurs poches que l'employer à de telles réparations; le gouvernement pensait comme ses agents; heureusement pour le Mexique, l'empereur Maximilien a mis un peu d'ordre à cette situation, et bientôt les routes de l'Empire seront sensiblement améliorées.

Les routes de l'intérieur, au-delà de Leon, sont moins mauvaises. Celle de Lagos à Durango, qui passe à travers des pays incultes, arides, déserts et laids comme le sont les hauts plateaux mexicains, a très-peu de passages dangereux. Dans la saison des pluies, des convois de plus de cent voitures faisaient ce trajet à raison de six à huit lieues par jour.

Autrefois, les routes au nord de Zacatecas jusqu'à l'extrémité du Chihuaha, avaient le grave inconvénient d'être fréquentées par les Apaches et les Comanches. Lorsque je voyageais dans cette partie du Mexique, j'entendais souvent, le soir à la veillée, des histoires à faire dresser d'horreur les cheveux sur la tête. De distance en distance on voit encore une multitude de croix, avec une inscription qui relate un drame en quelques mots, et demande des prières pour les victimes.

Étant au village de San Isidoro de la Punta, à douze lieues de Durango, il me fut raconté le fait suivant, dont je supprime les horribles détails :

Non loin de l'hacienda de la Punta, les Apaches ravagèrent un rancho, il y a peu d'années; ils massacrèrent presque tous les hommes, et mirent le feu à l'église, dans laquelle s'étaient réfugiées les femmes. Les flammes firent bientôt ouvrir les portes aux malheureuses qui brûlaient; mais à mesure qu'elles sortaient pour éviter le feu, les Apaches les recevaient à coups de lances et de flèches. Une jeune fille seule conserva la vie, grâce à sa beauté. Le soir, pour l'empêcher de fuir, elle fut attachée par les pieds, aux jambes d'un Indien. Lorsque celui-ci fut profondément endormi, comme ses camarades, la jeune fille dénoua doucement les cordes qui la retenaient prisonnière, et se sauva sans savoir où elle allait. Le lendemain elle se retrouva près du rancho détruit, abandonné. A l'aspect de tous ces cadavres ensanglantés ou demi-consumés, elle devint folle, courut à la Punta, raconta ce qu'elle avait vu, et tomba morte à terre.

Depuis l'intervention, les sauvages ne viennent plus dans les États de Zacatecas et de Durango, mais les dissidents remplacent les Peaux-Rouges et commettent des infamies, des cruautés plus atroces encore. Comme j'aurai plus d'une fois l'occasion de parler des routes mexicaines, je termine ici cet aperçu pour faire l'éloge des cochers mexicains.

Les cochers des diligences et des autres voitures publiques ont ordinairement deux fouets, les brides

de trois rangs de mules dans les mains, et souvent une cigarette dans les doigts. Malgré la longueur de leur attelage, ils manœuvrent admirablement, pour éviter les grosses pierres, les trous et les fondrières. Ils conduisent avec un flegme imperturbable, sans bruit et presque sans effort. Aux descentes, ils appuient le pied sur un ressort qui arrête plus ou moins les roues de derrière. Leur adresse à conduire tient du merveilleux. Je me rappelle qu'étant à Rome on me citait, comme un prodige, le cocher du prince Piombino qui conduisait dans la ville une voiture attelée de quatorze chevaux. Ce cocher n'arrive pas à la cheville des cochers mexicains; sans eux le Mexique ne serait possible qu'à cheval.

Celui qui devait me conduire de Camarone à Paso del Macho me pria de m'asseoir à côté de lui pour m'indiquer le nom des endroits par lesquels nous devions passer. Aussitôt notre installation terminée nous partîmes au trot. A peine partis, notre tapissière se mit à bondir de telle manière que je compris bien vite pourquoi les étrangers redoutent tant les diligences au Mexique. Je m'arc-boutais de mon mieux, je me cramponnais à tout ce qui m'offrait de la résistance, je faisais des efforts inouïs pour me tenir solidement sur mon siége, mais en vain; à la Baranca del Muerto, et dans bien d'autres passages, je fis plusieurs sauts périlleux, malgré moi, qui faillirent me jeter sur les mules ou sur les énormes galets de la route.

Le paysage est sans intérêt; quelques arbres et de hautes broussailles, voilà tout ce qu'on voit dans

cette plaine monotone. En chemin, nous vîmes, à califourchon sur un cheval, une femme que mon cocher me dit être une ancienne cantinière française. Elle s'était construite une petite cabane à Paso del Macho; elle vivait seule, du produit des légumes qu'elle achetait et revendait. En la voyant passer au galop près de moi, les cheveux au vent, la figure hâlée, je la pris pour une Indienne. Y avait-il un poëme... de cantinière dans cette existence bizarre? je l'ignore. L'année suivante j'appris qu'elle avait été volée, maltraitée ou même tuée par les bandits des terres chaudes.

A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Paso del Macho, où nous devions passer la nuit. Cette *rancheria* est devenue une petite ville, depuis qu'elle sert de tête de ligne au chemin de fer de Vera-Cruz. Quand j'y fus pour la première fois, les maisons, construites en planches ou avec des débris de caisses, étaient assez rares; le village presque en entier se composait, comme au Camarone, de toits de chaume posés sur des palissades et de planches reliées entre elles par une ou deux cordes. Dans les terres chaudes, la vie intérieure me paraît difficile; tout est à jour, tout est public. En exagérant un peu, on pourrait dire qu'en se plaçant au centre d'une rancheria on aperçoit tout ce qui se passe dans les maisons, à travers les ouvertures des murs. Je compris alors pourquoi les voleurs, — abstraction faite des guerillas, — sont moins nombreux dans les terres chaudes que sur les hauts plateaux; le vol y serait trop facile pour être commun.

Paso del Macho s'étale mollement au soleil auprès d'un grand ravin. A son extrémité à droite, on voit une vieille tour, actuellement convertie en poste d'observation; les Égyptiens l'occupaient, ainsi que la redoute qu'elle couronne. Cette petite fortification commande un beau pont de pierre jeté sur le ravin, au fond duquel coule un torrent. La route passe sur ce pont; il est donc important de veiller à ce que les guerilleros ne le détruisent pas. A quelques kilomètres de Paso del Macho, se déroule le magnifique panorama des montagnes du Chiquihuite. C'est le premier gradin qui sépare les terres chaudes des terres tempérées.

Je m'arrêtai dans un hôtel sans nom, tenu par un Espagnol, qui me prit seulement une piastre et demie pour la nourriture et le logement. Donner le nom d'hôtel à ces sortes d'établissements paraît étrange aux Européens; pourtant la table est partout copieusement servie, et quelquefois très-bonne. Quatre Espagnols et six Mexicains, leur *sarape* (couverture) sur le dos, et sur la tête leur énorme *sombrero* (chapeau) brodé d'or et d'argent, s'assirent à côté de moi et causèrent des déprédations et des crimes des soi-disant libéraux. Quelques-uns de ces récits auraient fait frémir d'horreur l'homme le plus impassible. D'autres, au contraire, avaient un cachet local plein d'originalité. Un d'eux raconta le fait suivant, arrivé tout récemment :

Un convoi de mules chargées de cacao pour la valeur de quatre cent mille francs fut enlevé par une guerilla et conduit dans les montagnes. Le propriétaire de la marchandise, en apprenant ce vol, envoya de suite deux agents traiter de la reddition du convoi. Les voleurs et les agents convinrent d'une somme de trente mille francs que le propriétaire payerait pour recouvrer son cacao. Comme garantie de ce marché, les autorités mexicaines de Vera-Cruz ratifièrent la convention. Les trente mille francs payés, le cacao fut restitué.

Après le dîner, un jeune Mexicain demanda à son oncle, Indien de race pure, ce qu'il pensait de la situation actuelle du pays :

« Mon cher neveu, répondit le vieillard, j'ai enterré ton père, ta mère et tous tes parents; si je meurs, qui t'enterrera? »

Cette réponse significative me fit supposer que dans les terres chaudes il est imprudent de parler politique devant des inconnus. Les quatre Espagnols pourtant cherchèrent à me prouver que l'Espagne avait civilisé le nouveau monde, et particulièrement le Mexique. Ils traitèrent les Mexicains avec le plus profond mépris, et personne n'osait les contredire. Je leur répondis que ce n'était pas civiliser un pays de lui faire changer de religion, de le couvrir de couvents, d'églises et de lui construire quelques routes. Le Mexique était, il est vrai, plus prospère sous les Espagnols qu'il ne l'a été depuis l'indépendance; mais n'est-ce pas beaucoup à la civilisation espagnole, à son régime gouvernemental qu'il faut attribuer la démoralisation actuelle de cette partie du peuple mexicain, qui rend si difficile la régénération du Mexique?

Bien mal me prit de défendre ce peuple que j'ai toujours défendu et pour lequel j'ai tant travaillé; mes quatre hidalgos faillirent me faire un mauvais parti. La fable du Loup et de l'Agneau trouve son application partout où se trouveront des victimes.

Quand je voulus me coucher, le maître de l'hôtel me conduisit dans une petite cabane de chaume occupée par huit lits à sangles. Ce dortoir était si étroit qu'il n'y avait place pour aucune chaise; tous les lits se touchaient. Les matelas étant un objet de luxe à Paso del Macho, on les avait supprimés. L'air, qui circulait trop librement dans cette espèce de grange, me donnait des frissons. Je me roulai tout habillé dans mon sarape, et par précaution je m'endormis le revolver au poing.

Je n'étais pas couché depuis deux heures que je fus réveillé en sursaut par un animal vivant qui me tomba sur le corps en criant : *Couic, couic*. C'était un énorme rat. Je fis de mon mieux pour m'en débarrasser, mais l'intrus parcourait tout mon lit sans se décider à sauter à terre. Enfin un coup de pied donné entre les quatre pattes le lança sur mon voisin, qui se réveilla brusquement et cria : « Au voleur! » Au loin on entendait la voix du sereno, qui beuglait d'une manière effrayante : « Il est minuit, temps nébuleux! »

« Décidément, me dis-je, les voyages au Mexique ont peu de charmes! »

III

Le Chiquihuite. — Cordova. — Orizaba. — La Cañada. — Amozoc. — Puebla. — Le Rio-Frio. — Vallée de Mexico.

A quatre heures et demie du matin, nous quittâmes Paso del Macho pour aller déjeuner à Cordova. Soit économie, soit crainte d'attirer l'attention des bandits, nous n'allumâmes pas les lanternes de notre voiture. Le cocher, ne voyant la route que dans son imagination, nous fit heurter des blocs de rocher, tomber dans des ornières et faillit nous faire briser maintes fois la tête et les membres. De temps à autre nous apercevions des campements d'*arrieros*. Leurs silhouettes se dessinaient devant les feux qu'ils avaient allumés auprès de leurs charrettes ou de leurs mulets.

Au lever du jour, nous commençâmes à gravir les montagnes du Chiquihuite. Un convoi de marchandises campait au milieu de la route et nous barrait le chemin; nous fûmes obligés de descendre et de porter notre voiture pendant plusieurs mètres pour éviter un accident. Cette route est creusée dans les flancs d'une montagne très-escarpée, au pied de laquelle coule un torrent. Cette voie fait le plus grand hon-